

Sarah Maldoror par Bérénice Reynaud

2020

La carrière et la biographie de Sarah Maldoror comportent des questions sans réponse, des lacunes, des mystères et des malentendus (volontaires ou non) qui trouvent leur meilleure illustration dans l'origine de son nom : Maldoror est le titre d'une des fleurs « vénéneuses » de la culture française, *Les Chants de Maldoror*, un livre qui décrit une descente aux enfers écrit par le poète du XIXe siècle Lautréamont. En choisissant ce nom comme pseudonyme, Maldoror s'est inscrite dans la culture française, revendiquant certains de ses aspects les plus sophistiqués, quoique légèrement élitistes, tout en embrassant sa tradition iconoclaste (Lautréamont est considéré comme l'ancêtre de Rimbaud et des surréalistes). En un mot, elle rendait hommage au dilemme de l'intellectuel noir francophone : amoureux de la culture française et faisant partie intégrante de celle-ci, mais profondément conscient qu'il/elle n'appartiendra jamais au « courant dominant ».

Une autre question intrigante : d'où vient Maldoror ?

Même si elle a réalisé certains de ses films les plus connus en Afrique, elle est née en France et reste discrète sur ses origines antillaises (guadeloupéennes). Le fait est que, comme beaucoup d'enfants issus de parents métissés, Maldoror revendique fièrement son héritage noir et s'y identifie. La question la plus intrigante : pourquoi Maldoror n'a-t-elle pas eu l'occasion de réaliser d'autres longs métrages après *Sambizanga* ? À l'heure actuelle, sa filmographie est particulièrement impressionnante, car elle a tourné sa caméra, son regard incisif et généreux, son sens du rythme et de la poésie, vers un certain nombre de sujets, de l'histoire de la cathédrale Saint-Denis à l'immigration africaine à Paris, en passant par le travail de poètes, créateurs de mode, sculpteurs et chanteurs (dont le légendaire Haïtien Toto Bissaint, l'un des quatre membres de la troupe de théâtre « Les Griots » qu'elle a fondée au début des années 1960), à l'adaptation d'œuvres littéraires (telles que *L'hôpital de Leningrad*, d'après une nouvelle de Victor Serge, ou *Le passager du Tassili*, d'après un roman d'Akli Tadjer).

Pourtant, après *Monangambéée*, *Guns for Banta*, et surtout *Sambizanga*, notre appétit était aiguisé, et nous attendions d'autres films révolutionnaires africains de Sarah Maldoror. Non seulement parce qu'il y a encore très peu de femmes réalisatrices sur le continent africain, mais aussi parce que *Sambizanga*, alliant une maîtrise exceptionnelle du langage cinématographique à une sensibilité unique, à la fois panafricaine et féminine, exprimait une voix nouvelle et puissante dans le cinéma mondial : les femmes africaines n'avaient jamais été montrées avec autant de compassion, de compréhension et d'amour, avec une telle attention aux détails, au langage corporel et aux modes de communication. Lorsque le mari de Maria est brutalement kidnappé par la police, elle est immédiatement entourée d'un groupe de femmes du village de tous âges qui pleurent et se lamentent avec elle, la réconfortent et finissent par la calmer. Après un long et épuisant voyage à la recherche de son mari emprisonné, elle arrive chez des amis, où elle est accueillie par une communauté de femmes ; l'une d'elles prend le bébé de Maria dans ses bras et l'allait. bell hooks a écrit : [Dans *Sambizanga*], on voit des femmes noires représentées, construites de manière si différente de ce que j'avais vu auparavant. Je me souviens des cris de ces femmes noires dans leur lien de sororité... Leurs cris me hantent, ces femmes noires en deuil, leur chagrin sans médiation, différent.

Pourtant, la vie de Maldoror exprime également le déplacement essentiel qui définit les femmes de la diaspora africaine ; sa propre situation est rendue plus complexe par sa relation avec Mario de Andrade, une figure complexe et charismatique qui était écrivain, artiste et poète, ainsi qu'un leader politique ayant contribué à la révolution en Angola. Au début des années 1960, ils ont reçu des bourses pour se rendre à Moscou (où elle a étudié avec Mark Donsko) et ont rencontré Ousmane Sembène, le « père » du cinéma africain, alors que l'Union soviétique cherchait à jouer un rôle dans les pays africains émergents et à former ses nouvelles élites. À cette époque, les intellectuels de gauche en Europe, en Amérique latine et en Afrique pensaient que seul le « tiers-monde » pouvait favoriser la révolution mondiale. C'était une période de lutte et d'utopie.

Pour certains essentialistes africains, cependant, Maldoror est toujours considérée comme une « étrangère », qui n'est rachetée que par « ses longs états de service au service des causes noires et africaines et son mariage [sic] avec un éminent nationaliste africain ». Il est significatif que le même auteur ajoute que « l'orientation féministe délibérée [de Sambizanga] [...] dilue l'impact du film sur la lutte armée de la guérilla », oubliant de mentionner que Sambizanga est l'un des films préférés d'Angela Davis.

Lorsque Maldoror est revenue vivre en France et a commencé à travailler pour la télévision à la fin des années 1970, elle a été confrontée à un autre aspect de ce dilemme culturel (caractérisé par les Français comme le métissage) : comme elle revendique à la fois les cultures française, antillaise et africaine, elle n'est considérée comme appartenant à aucune de ces cultures (pas assez africaine pour certains, trop noire pour d'autres) et, en tant que femme, elle doit lutter contre les préjugés transfrontaliers au niveau professionnel.

De plus, la télévision française n'est pas réputée pour la diversité culturelle de ses programmes, car elle postule un téléspectateur blanc moyen. C'est donc un témoignage de l'endurance, de la force et de la détermination de Maldoror que, alors que le financement d'un autre long métrage lui échappe, elle ait réussi à travailler dans divers formats (courts métrages, téléfilms, courts métrages) et, parmi une série d'œuvres plus ou moins commandées, à insérer l'objet de son véritable désir, à savoir raconter, dévoiler et célébrer les histoires, les mythes, les traditions et les souvenirs d'une diaspora africaine aux multiples facettes. En Martinique, elle a tourné Aimé Césaire, *Words as Masks*, un portrait polyphonique, sensuel et impressionniste du poète, dramaturge et homme politique francophone qui a développé le concept de négritude. En Guyane, un autre documentaire, *Léon G. Damas*, a été tourné. À La Réunion, Maldoror a réalisé *The Tribe of the "E" Wood*. Et elle continue de chercher des fonds pour *Colonel Delgr's*, un long métrage sur un colonel des Antilles qui aimait la musique classique, a combattu dans les armées de Napoléon, a fini par croire aux idées de liberté, d'égalité et de fraternité, mais a découvert, à son retour sur son île natale de Guadeloupe, que l'esclavage avait été rétabli. Un homme qui, comme Maldoror, connaissait le prix à payer pour marcher sur la ligne étroite entre les races et les cultures.